

(45) Gilles est un garçon de huit ans. Il est amené à consulter pour énurésie. Il souffre en outre, d'une extrême instabilité motrice. Lors de la séance qui devait être la dernière du traitement, il confie à sa psychanalyste (2) que les angles saillants et les angles rentrants des murs et des meubles étaient fantasmés par lui comme étant des lanceurs de flèches. S'il se trouvait donc à certains endroits de la pièce, il risquait d'être victime de ces angles, d'être transpercé par leurs flèches. N'y a-t-il pas de quoi souffrir d'instabilité motrice, dès lors que les angles des murs et des meubles ont acquis un tel pouvoir meurtrier?

La poursuite de la psychanalyse a permis d'établir un pont, un pas de sens, un sens qui ne participe pas du bon sens, il est vrai, entre ces angles meurtriers et le signifiant «Angleterre». Voici comment:

Gilles avait trois ans en 1940, lors de l'invasion allemande. Il avait quitté Paris avec ses parents et séjournait dans le Midi. Depuis qu'il avait échappé de justesse à la mort lors d'une quasi-noyade, il restait sans cesse littéralement collé aux jupes de sa mère. Un jour, collé comme d'habitude à sa mère, il suit une conversation téléphonique entre celle-ci et son frère.

(46) Au cours de cette communication téléphonique, l'oncle de Gilles informe sa soeur qu'il part pour l'Angleterre. C'était quelques jours après l'appel du Général de Gaulle. Ce coup de téléphone angoisse fortement la mère. Elle craint tout d'abord pour la vie de son frère. Ensuite, elle redoute que Gilles ne répète des éléments de cette conversation en présence des soldats allemands qui occupent deux pièces de l'appartement parisien où ils vont devoir rentrer. A partir de cet instant, tout le non-dit de la famille tourne, pour l'enfant, autour des signifiants: anglais et Angleterre, angle-taire. Ces signifiants sont associés à la grande angoisse de la mère, à un secret qu'il faut taire et à ce double danger: celui que court le frère et celui que court la famille si les Allemands apprennent le départ du frère.

Tout angle hérita par la suite de ce caractère angoissant, mortifère qui rendait compte de son instabilité motrice.

Certains d'entre vous se seront peut-être demandé pourquoi j'usais de ce terme peu commun de signifiant, plutôt que d'un terme plus banal: mot, par exemple.

Je ne dis pas mot mais signifiant car, s'il arrive qu'un mot fonctionne comme signifiant, ce n'est pas toujours le cas. Un signifiant peut être un bout de mot, voire un phonème ou une simple lettre. L'Homme aux loups, dont Freud nous a rapporté la cure, était manifestement assujéti à une simple lettre. Le «W», première lettre du mot Wolf (les loups étaient l'objet de sa phobie et peuplaient ses rêves de façon répétitive)

(1) Transcription, revue et complétée, d'un exposé aux Journées d'Etude «CORPS-LANGAGE» organisées les 26-27 octobre 84 par les Centres de Guidance de la Ville de Liège à l'occasion de leur Xème anniversaire.

(2) Fr. DOLTO rapporte cette thérapie psychanalytique d'enfant dans son récent livre «L'image inconsciente du corps», Paris, Seuil, 1984.

était aussi la première lettre du mot Wespe (abeille), petite bête qui n'était pas sans importance pour l'Homme aux loups. Ce mot Wespe contenait par ailleurs les initiales de ses nom et prénom S.P. : dans l'inconscient, S.P. pouvait donc être une Wespe dont le W avait été retranché. Ce même W renvoyait encore à la forme inversée, des oreilles des loups de ses rêves et des histoires de son enfance. Il était aussi, ce W, le redoublement du chiffre romain V, chiffre évoquant l'heure à laquelle il se trouvait répétitivement déprimé mais aussi l'heure de cet après-midi d'enfance au cours de laquelle il aurait assisté aux relations sexuelles de ses parents. Ce W renvoyait enfin, ajoute Freud, à la position des jambes de la mère lors de ce coït entrevu.

(1)

(47) Vous voyez donc comment le signifiant est relativement détaché d'une signification qui lui serait propre. Le mot au contraire est souvent conçu comme attaché à une ou à quelques significations. La linguistique depuis de SAUSSURE a cependant souligné combien cette signification était très arbitraire d'une part et d'autre part relativement fluctuante: dans l'histoire d'une langue tout d'abord, entre les individus d'une même langue ensuite, chez un même individu au long de son histoire enfin.

Le concept de signifiant a été repris par Lacan aux linguistes pour indiquer cette absence de lien, dans l'inconscient, entre les signifiants et leurs significations.

Il y a une autre raison de ne pas dire mot mais signifiant. Un signifiant est souvent langagier, langagier verbal, mais il peut aussi être visuel. On l'a vu, c'est le cas de le dire, avec la forme de la lettre W dans les associations de l'Homme aux loups.

Revenons au signifiant verbal et à ses significations, pour souligner que les significations attachées à un mot dans une langue donnée, dépendent radicalement de l'existence des autres mots de cette langue. Autrement dit, un mot ne vaut que par sa différence d'avec les autres mots de la langue. Vous connaissez sans doute l'exemple classique du mot «mouton» qui en français a une valeur bien plus étendue que le mot «mutton» en Anglais. Ce dernier, en effet, ne désigne que la viande de boucherie par opposition à «sheep» qui lui désigne le mouton sur pattes, le mouton dans ses pâturages. Ce découpage du réel par les signifiants diffère d'une langue à l'autre, si bien que, comme vous le savez, certains mots sont intraduisibles dans une autre langue, tandis que d'autres posent d'énormes problèmes au traducteur. (2) (3) Cette observation vaut pour la langue qu'étudient les linguistes.

(1) Ceci ne constitue en fait qu'une partie des associations produites par le patient autour de ce «W» au long de sa cure. Cfr. S. Freud, Cinq Psychanalyses, PUF, 1967, pp. 325-405.

((2) Autre exemple de cette relativité du signifiant ou de cet arbitraire du signe: Gleason a montré (1961) comment le même champs des longueurs d'ondes des couleurs était différemment découpé en Anglais, en Shona (Rhodésie) et en Bassa (Libéria). En Bassa, les diverses couleurs étaient dénommées tan têt hui, tantôt ziza ce qui correspond plus ou moins d'une part à purple, blue et green pour hui et à yellow, orange et red pour ziza. En Shona par contre, les couleurs relevant des longueurs d'ondes correspondant à orange, red, purple et une partie de blue sont dénommées cipswuka, que les autres blue et une partie des green se disent citema tandis que les yellow et les autres green se dénomment cicena. Situés en fonction des longueurs d'onde correspondantes, en situant les signifiants selon leurs longueurs d'onde correspondantes, ... (Extrait du Manuel de psychologie édité par P. Mardaga, p. 318)

(3) Remarquons que chaque individu n'a en fait accès qu'à une partie des signifiants d'une langue donnée. Cette relativité de la signification est par conséquent différente pour chaque sujet qui «habite» cette langue

(48) Elle est encore plus vraie dans la langue qui opère dans l'inconscient, pour les signifiants qui constituent le sujet. Afin de différencier ces deux langues J. Lacan a proposé le concept. de lalangue en un mot, la lalangue si vous préférez. Cette lalangue est une langue brisée, disait J. Lacan; une langue f ai te non de mots mais de phonèmes ou de lettres, séparées ou assemblées, auxquelles ne s'attache que très accessoirement les significations.

Cet ensemble ainsi constitué peut donner, dans l'inconscient, par exemple, «poordjeli», comme l'a illustré à partir d'une cure psychanalytique, il y a un certain temps déjà, Serge LECLAIRE (3). A propos de cette formule, J. Lacan lors d'un séminaire sur l'interprétation et le transfert fit le commentaire suivant: «... *le travail de Leclair a particulièrement bien illustré le franchissement de l'interprétation significative vers le non-sens signifiant, quand il nous sort à propos de son obsédé, la formule dite Poordjeli, qui lie l'une à l'autre les deux syllabes du mot licorne, en permettant d'introduire dans sa séquence toute une chaîne où s'anime son désir*». (4)

Le compte rendu de la thérapie de Gilles nous a révélé l'importance des signifiants de la petite enfance. L'expérience analytique nous a aussi appris l'importance que peut prendre pour le corps d'un parlêtre ces signifiants particuliers que sont ces prénoms que les géniteurs dès avant la naissance, évoquent, ou négligent d'évoquer comme cela peut arriver lorsque le désir des parents est grand que naisse soit une fille, soit un garçon. Ainsi, dans les cures d'adultes, il n'est pas rare que des analysants ayant quelques difficultés à se situer comme homme ou comme femme, en concordance avec leur sexe biologique, relient cette difficulté au fait qui leur fut rapporté, (49) que leurs parents n'avaient pas prévu de prénom pour un enfant de leur sexe, ou encore, que leur désappointement avait été tel que c'était le grand-père qui avait pour finir trouvé des prénoms concordant avec le sexe du nouveau-né. Tant peut être grande l'attente soit de la présence soit de l'absence de ces quelques grammes de chair qui, à la naissance, et aujourd'hui grâce à l'échographie, dès avant la naissance, viennent combler ou décevoir les espoirs géniteurs. Il arrive que cette difficulté identificatoire ait des effets sur les caractères sexuels dits secondaires: le développement des seins où celui de la pilosité, par exemple.

Une analysante me rapporta un jour son grand étonnement devant la disparition d'une pilosité abondante, relativement masculine, qui exigeait depuis longtemps des soins esthétiques réguliers. Cette disparition s'avéra concomitante de l'émergence dans la cure de divers indices de ce que cette analysante laissait davantage vivre son côté femme, part d'elle-même jusqu'alors étouffée par un positionnement neutre ou masculin dans ses relations au semblable.

en fonction de la part du «trésor des signifiants» qui lui fut effectivement transmise. Le lexique personnel des amateurs de bon vins et de bonne chair, ne recouvre pas exactement celui des passionnés de la musique, de l'art de séduire ou de la compétition sportive... ‘

(3) S. LECLAIRE, *Psychanalyser*, Seuil, 1968, pp. 99-117

(4) J. LACAN, *Séminaire XI*, p. 226

Parallèlement, dans ses relations aux hommes, l'éventualité d'une jouissance féminine entra dans le registre du possible pour elle, voire du désirable. (1)

Dans son livre «Clinique du Réel» (2), G. RAIMBAUL T nous relate comment un non-désir d'enfant, une haine aussi involontaire que non maîtrisable de la part de celle qui l'avait mis au monde, pouvait arrêter le développement somatique de l'enfant. A peine séparé de la mère et accueilli dans un hôpital pour que ce réel du corps reçoive les soins nécessaires, l'enfant se développait à nouveau. Revenu auprès de sa mère, le développement était à nouveau interrompu. Telle est la puissance de la langue qui constitue le désir inconscient des pères et des mères des parlêtres.

Il arrive aussi que des événements antérieurs à la naissance de l'enfant, événements soigneusement cachés à tous, ressurgissent néanmoins dans le corps parlant d'un enfant, par exemple, dans cette injure que lançait régulièrement un fils de 15 ans à sa mère. Appelons-le Jean. «Meurtrier» envoyai t-il régulièrement à sa mère tout en manifestant en parole et en gestes (50) une énorme agressivité. Les psychiatres qu'il fréquentait depuis l'âge de 5 ans avaient posé un diagnostic de psychose. Le psychanalyste que la famille consulta dans la quinzième année de Jean, avait remarqué le genre masculin de cette injure. Il ne se satisfait donc pas de l'explication de la mère: *«il m'accuse d'être responsable de la mort de mon mari, il y a trois ans»*. Il s'avéra que injure «meurtrier» ne renvoyait pas, ou pas seulement, à cette mort du père; elle prenait racine dans la mort du grand-père, le père du père de Jean. Ce grand-père était mort d'une crise cardiaque suite à une entrevue orageuse avec son fils, au moment des fiançailles. Depuis son mariage, le père fut malade et soigné en secret par neuroleptiques. *« Tout le monde, confiait-il à sa femme, me poursuit avec un regard accusateur en disant: il l'a tué »*. Le jour où la mère pu t parler de ce secret de famille avec le psychanalyste d'abord et, ensuite, avec ses enfants, Jean cessa de l'injurier de la sorte et l'ensemble de ses symptômes s'atténuèrent.

C'est à Philippe van MEERBEECK que nous devons cette observation. (3)

Ces observations cliniques illustrent bien, je pense, comment des signifiants perçus par l'enfant dans des circonstances particulièrement chargées d'affects, peuvent tomber sous la barre du refoulement et s'inscrire dans le corps soit au niveau du système nerveux, soit au niveau d'autres systèmes, l'endocrinien notamment. On sait, en effet, aujourd'hui combien divers sont les éléments de ce corps biologique qui peuvent être influencés par des signifiants au point de devenir lieux de symptômes: paralysie hystérique, psoriasis, migraine, polyurie, kyste, crise pseudo-épileptique, surdité psychique, rectocolites, hyper tension et quelques autres encore.

Un signifiant peut avoir ce pouvoir de marquage, cet effet d'écriture sur le corps ou encore cet effet d'enkystement dans un symptôme, lorsque sa venue est associée à une expérience d'intense jouissance (4).

(1) Concernant ces parts homme et femme de chaque être parlant, cfr. J. Lacan, Séminaire XXI, notamment aux pages 49 à 82

(2) G. RAIMBAUL T, Clinique du Réel, La psychanalyse et les frontières du médical, Seuil, 1982, pp. 63-80

(3) Ph. van MEERBEECK, L'adolescent psychotique tenu à l'Impossible, Thèse d'agrégation de la Fac. de Méd. UCL, 1983

(4) Nous incluons Ici les expériences d'incompatibilité de représentations psychiques que S. Freud a situées à l'origine du refoulement. Cfr. Les Etudes sur l'hystérie, ainsi que les prolongements apportés par Ch. Melman dans ses «Nouvelles études sur l'hystérie», récemment parues chez Clims/Denoël, 1984, notamment aux pages 69-94 .

Associé à (51) cette jouissance, il la canalise et protège ainsi contre l'excès de jouissance qui implique toujours destruction. En même temps, ce signifiant devient guide pour les futures quêtes de plaisir et de jouissance dans la relation sexuelle par exemple, mais aussi dans la constitution des symptômes.

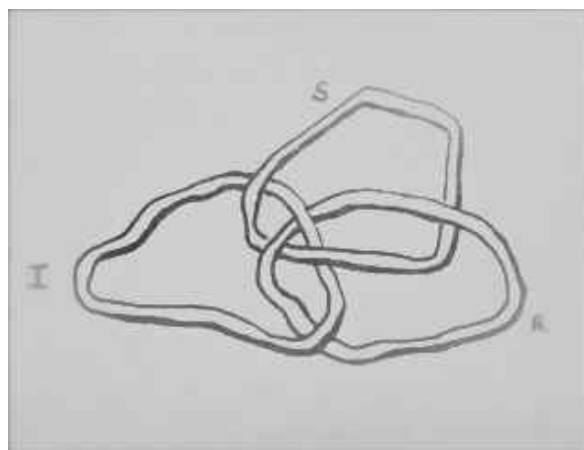
Le signifiant qui assujettissait Gilles, «Angleterre», et celui qui avait marqué Jean, «Meurtrier», pourraient encore faire croire que ces signifiants gîtent de façon isolée des autres dans l'inconscient. Une relation plus détaillée de ces cures aurait sans doute fait apparaître les multiples liens métaphoriques ou métonymiques que chacun de ces signifiants entretenaient avec de nombreux autres. La cure de l'Homme aux Loups avec l'insistance de ce double V et la multitude des liaisons qui ont pu être établies, témoignent de cette caractéristique de la «lalangue» de l'inconscient.

Ces cures et d'autres encore témoignent donc de ce que le corps réel, avec ses divers systèmes (neurologique, endocrinien et immunitaire notamment) fait tresse avec le corps symbolique et avec le corps imaginaire.

Lors d'une table ronde en 1967, J. LACAN opposa le corps de l'étendue et celui de la jouissance. Le corps de l'étendue, disait-t-il est celui qui intéresse le médecin et l'homme de science. Ils en arrivent souvent à oublier que le corps est aussi fait pour jouir. (1)

Dans son séminaire de 1982, Ch.MELMAN a proposé de distinguer le corps réel, le corps imaginaire et le corps symbolique. (2)

En m'appuyant sur ces deux exposés, je vous propose de nous arrêter quelques Instants sur ces diverses faces du corps en insistant cependant sur le fait qu'il importe de considérer ces trois faces comme étant borroméennement nouées. Ceci veut dire qu'elles se recouvrent partiellement et qu'elles entretiennent entre elles des rapports analogues à ceux qui font tenir ensemble les trois ronds de ficelle du noeud borroméen : si l'un d'entre eux se rompt, l'ensemble du noeud se défait. Au tableau, je vous ai reproduit (52) une des figurations possible du noeud borroméen. Vous pouvez y constater ces deux caractéristiques essentielles : leur recouvrement et leur nouage spécifique. (Fig. 1)



(1) J. LACAN, Médecine et psychanalyse, Lettres de l'Ecole Freudienne, 1967, 1, pp. 34»-61

(2) Ch. MELMAN, séance du 12 octobre 82, repris succinctement In «Nouvelles études sur hystérie», pp. 123-133

Le corps, donc, est en partie, corps réel. Ce réel du corps n'est pas simple à concevoir puisqu'il échappe par définition aux représentations imaginaires et symboliques, et donc aussi aux tentatives de mesure que lui impose la science médicale. Disons qu'il s'agit là du donné corporel brut, propre à chacun, constituant de sa singularité physiologique: le poids d'os et de chairs, les formes des muscles et des graisses, les enchevêtrements de neurones et les réseaux endocriniens etc... Ce réel du corps est source des tensions et souche des besoins pour évoquer la métapsychologie freudienne. C'est le corps que tente d'atteindre le médecin lorsqu'il mesure, palpe et regarde son patient. Si du moins, il reste médecin au sens scientifique du terme. Car vous savez qu'il n'est pas rare que le médecin soit déporté dans son examen vers les corps imaginaires et symboliques, autrement dit, les corps érogènes. Il arrive tout aussi fréquemment d'ailleurs que le ou la patiente offre à son médecin davantage ces corps imaginaires et symboliques pour la jouissance, que son corps de l'étendue.

Le corps imaginaire, je vous propose de le définir comme l'ensemble de bouts de corps dont chacun et chacune jouit, soit seul, soit avec son chacun et sa chacune. Quoiqu'on en pense, ce n'est jamais que d'un bout de corps que l'on jouit: J. LACAN a désigné ces bouts par l'expression «objets substitués de a» (1)

(53) Ce corps Imaginaire fait pour la jouissance n'est pas donné d'emblée. Il s'est constitué comme unité au moment dit, par Lacan, du stade du miroir. A ce moment-là, grâce à la présence d'un tenant-lieu de grand Autre, une image du corps est constituée. Corrélativement s'est formé le Moi. Celui-ci devint alors possible objet d'amour, narcissique cependant dans un premier temps.

Le corps symbolique, lui, est constitué de l'ensemble des signifiants dont je parlais tout à l'heure. Il est une sorte de tissu de signifiants, constituants de sujet au sens strict du terme, c'est-à-dire du sujet en tant qu'Autre, étranger du Moi, sujet de l'inconscient, sujet donc du désir. Par conséquent, le corps symbolique est aussi le lieu où s'organisent les demandes et les désirs. Les demandes, au contraire des désirs sont toujours articulées en tant qu'adressées à un autre. En tant qu'inconscients, les désirs, sont inarticulés mais néanmoins articulables. Ils subsistent, dans l'inconscient, sous forme de signifiants. Lorsqu'ils apparaissent dans les rêves, les lapsus, les mots d'esprit et les symptômes, c'est toujours sous le couvert des masques et des déguisements qui nécessitent association et interprétation, c'est à dire articulation langagière.

Le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique sont donc étroitement intriqués. Dans un second temps de son enseignement J. LACAN a pensé un nouage d'un autre type, le nouage s'effectue grâce à une quatrième dimension : celle du symptôme. Comme l'indique la Fig. II, dans cette perspective Réel, Imaginaire et Symbolique se superposent sans se nouer. Ils tiennent ensemble par le symptôme, la ficelle noire sur cette figure.



(1) Dans son Intervention au Congrès de Rome (nov. 1974), J. LACAN distingue une jouissance phallique qu'il situe au lieu du recouvrement du réel et du symbolique et une Jouissance Autre, qu'il localise là où se réunissent le réel et l'Imaginaire.

Nous avons donc envisagé comment l'univers des signifiants s'impose à tout être parlant, comment il l'assujettit, et comment il se trouve être à l'origine de symptôme. Ce n'est qu'une face de la condition de l'être parlant : nous devons dire plus radicalement que l'univers des signifiants est aussi indispensable à l'existence que le sont l'oxygène, l'eau et le pain.

(54) L'empereur Frédéric II, polyglotte du XIIème siècle et expérimentaliste avant la lettre, voulait savoir quelle langue parlerait un enfant lorsqu'aucune ne lui serait apprise. Serait-ce la langue de ses parents? Ou encore une des langues maternelles de l'humanité, le grec ou l'hébreu? Pour trouver réponse à sa question, il fit élever une quarantaine d'enfants par des nourrices qui reçurent pour consigne «*d'allaiter les enfants, de les baigner., de les laver, mais de ne babiller avec eux d'aucune façon*». Elles ne pouvaient non plus parler entre elles. Ces enfants ne devaient en effet entendre ni son de la Voix humaine, ni paroles, ni chants. Elles ne pouvaient davantage les caresser. Ils étaient néanmoins lavés, langés et vêtus dans de parfaites conditions corporelles. A sa question, l'empereur expérimentaliste n'obtint pas de réponse. Non seulement, aucun enfant ne parla, mais tous moururent avant l'âge de huit ans~. (1)

Ceci n'est pas un fait divers macabre à reléguer aux~ oubliettes de l'histoire. Des recherches moins lointaines ont mis en évidence les régressions langagières et biologiques dont souffraient les enfants lorsque, pour diverses causes, mort ou abandon des parents, hospitalisation prolongée pour traitement somatique, ils étaient plus ou moins privés du «bain» langagier qu'accompagne, chez le parlêtre, la satisfaction par l'Autre des besoins dits «vétérinaires». Les recherches de SPITZ, DAVID et APPEL (2) et celle de RAIMBAUL T sont tout à fait démonstratives.

Le signifiant, la «lalangue» maternelle, paraît être donc tout autant protection du corps réel contre sa dégradation jusqu'à ce que mort s'en suive que source de symptômes, gênants, douloureux ou mortifères.

D'autre part, au prix de la mort de ces quarante enfants, nous savons aussi qu'il n'y a pas de langue première, de langue plus naturelle l'une que l'autre.

l
l
l
l
l
l
l
f
i
l
l
l
l

(1) Rapporté par MULLER dans Lectures on Sciences of Language, et cité par G. GUERIN dans sa préface au livre de G. RAIMBAUL T; Clinique du Réel, Paris, Seuil, 1984, pp. 9-10

(2) Cfr. l'article de R. SPITZ sur l'hospitalisme dans Psychoanalytic Study of the Child, n°1, 1945 celui de M.DAVID et G. APPEL sur les effets des carences affectives dans les pouponnières dans La psychiatrie de l'enfant, vol. IV fasc.2, 1962. Cfr. aussi la revue de la littérature par M. SOULE, Ibidem, vol. 1, fasc.2, 1958

(55) Le corps néanmoins, interrogent d'aucuns, ne disposerait-il pas d'une parole plus naturelle, d'un langage plus vrai, que celui dont j'use ici depuis un certain temps pour me faire comprendre de vous?

C'est une thèse que défendent à cor et à cris, certains thérapeutes. Pas seulement à cor et à cris d'ailleurs, mais aussi à force d'exposés et d'écrits qui, hélas sans doute pour eux, doivent bien user de cette langue qui ne serait, à les Suivre, qu'épiphénomène secondaire et menteur: la langue du verbe, celle grâce à laquelle nous pouvons nous nommer les choses.

En ce qui concerne cette affirmation du caractère ambigu, menteur, énigmatique, trompeur, bref, toujours insatisfait du langage verbal, les psychanalystes sont tout à fait d'accord avec ces nouveaux thérapeutes. Vous savez d'ailleurs que ce n'est pas ce qui se dit que le psychanalyste écoute, mais bien les ratés de la parole, ses trébuchements, ces mots que l'on dit alors que l'on voulait en dire un autre, ces mots qu'on oublie aussi, les silences enfin qui ne sont jamais sans être lourds de mots à dire.

Le langage donc est trompeur et le premier trompé est celui qui parle. Car il dit toujours plus que ce qu'il croyait dire. Les mots, ça trahit toujours, qui d'entre vous n'en a pas fait l'expérience? C'est bien pourquoi, parler peut être source de tant d'angoisses.

Quant à ce caractère tout à fait Insatisfaisant du langage verbal, les psychanalystes sont donc prêts à «s'entendre» avec les nouveaux thérapeutes.

Par contre, ils ne peuvent les suivre lorsque ceux-ci affirment que le langage du corps serait plus vrai et moins trompeur que celui du verbe. Ce sont des affirmations qui devraient d'ailleurs heurter quiconque a pu constater combien différemment fut interprété par des personnes différentes de son entourage, tel de ses gestes ou telle de ses mimiques. Cette affirmation de la primauté du langage corporel devrait étonner aussi quiconque a tenté de comprendre la trame d'un film sur son écran de télévision devenu muet. Le langage du corps est, hélas, j'en conviens, comme le langage verbal, tout encastré d'énigmes. Vous avez eu comme moi de nombreuses occasions de le constater.

(56) Le plus souvent d'ailleurs, les nouveaux thérapeutes ne s'appuient pas seulement sur les gestes et les mimiques de leur patient pour interpréter ce langage : leurs écrits en donnent mille preuves. Je vous invite à les lire sous cet angle. (1)

L'Importance du signifiant verbal au sein même de ces expériences de thérapie d'inspiration reichienne passe parfois inaperçue pour un observateur non averti. Roger GENTIS, bio-énergéticien et psychanalyste, le souligne par l'exemple suivant. Il s'agit d'une expérience vécue par lui lors d'un stage de formation.

Il respirait depuis un moment, sans s'en rendre compte, sur un mode court et précipité, lorsque sa thérapeute lui dit quelque chose comme «*Sens bien comment tu respires*». Il prend alors conscience de cette respiration et se dit: «*Tiens, que veut dire cet halètement ?*» A cet instant-là, écrit-ill, j'ai reçu dans la bouche une goulée de lait tiède qui s'est propagée jusqu'à l'estomac, sensation se substituant à la perception très prégnante de la colonne d'air que mobilisait ma respiration haletante ...» Ce qu'il comprit après coup, c'est

(1) Cfr. par ex., la transcription de ma discussion avec J. B[RLINER in CI. BLOCH, Les psychothérapies aujourd'hui, Ed. Univ. de Bruxelles, 1983, pp. 170-174

que cette sensation interne, l'auteur dit hallucination, avait été déclenchée par l'énonciation mentale du mot halètement. Jouant sur le mot, le corps avait transformé sans difficulté par le biais de l'homonymie, la colonne d'air emplissant le poumon en goulée de lait inondant de plaisir, l'oesophage et l'estomac.(1)

Tels sont les effets de cette «lalangue» de l'inconscient, ou si vous préférez, de cette langue du corps symbolique.

Revenons au langage du corps. Cette expression mériterait une sérieuse analyse. Elle peut désigner en effet une multitude de phénomènes qui n'ont en commun que bien peu de choses, si ce n'est que le corps en est le lieu, comme le papier peut être support d'inscriptions des registres fort diverses: filigrane, relief, huile, idéogramme, figures, lettres d'alphabets et encore mots de langues diverses.

(57) -Le poing qui se tend pour promettre à l'autre un mauvais quart d'heure et celui qui s'élève pour dire la confiance dans la victoire.

- La paralysie de la jambe de l'hystérique qui exprime par là son refus de tenir debout toute seule. Celle du bras de l'enfant qui craint de tuer sa soeur dont il est amoureux et jaloux tout à la fois.

- Le kyste qui rappelle une douloureuse rupture et la lésion, l'ulcère par exemple, qui évoque une perte Insupportable.

- L'hypertension qui vise la mise en échec de la médecine et l'instabilité motrice qui tente d'éviter les flèches fantasmatisques.

- Les douleurs vaginales qui rendent impossible la pénétration et le refus angoissé du bébé qui ne peut ouvrir la bouche au biberon.

A propos de tous ces phénomènes, peut-on vraiment parler de langage et peut-on le faire sans y apporter quelques importants distinguos ?

Communication gestuelle d'une pensée, appel muet à l'attention de l'autre, acte secret cherchant à manipuler le partenaire, paralysie de protection, clôture du corps contre l'effraction vécue comme destructrice ... Tout cela me semble «paroles» relevant de «langues» bien différentes.

Cette variété de phénomènes doit nous inviter à une grande prudence dans la lecture de ce langage, et dans le décryptage de ces lettres inscrites sur le corps.

Celui qui croit détenir, tel un devin, le code de ces langages, ne fait le plus souvent que projeter sur l'autre son propre Imaginaire ou encore son propre code inconscient. Tout comme l'analyste sauvage d'ailleurs, qui croit détenir la clef des songes, de lapsus ou des actes manqués de ses analysants.

D'en avoir sans doute fait l'expérience dans la vie quotidienne, vous savez où mène cette croyance qui suppose que l'autre, le partenaire, pense comme nous et que, pour lui, les gestes et les mots ont la même signification que pour nous. Après une période d'euphorie, c'est Babel qui se construit : l'incompréhension radicale, l'agressivité et la séparation. Telle est le plus souvent la conséquence de la non reconnaissance de la différence et particulièrement de la spécificité des univers langagiers: verbaux et «corporels» de chacun.

(1) R. GENTIS

(58) Dans les psychothérapies et les cures analytiques, cette méconnaissance peut mener simplement à la rupture, comme ce fut le cas de Dora quittant un Freud qui l'avait fort mal interprétée: Freud a le grand mérite de nous avoir fait part de ses erreurs (1). Cela peut aussi mener à la catastrophe car tout patient n'a pas le ressort de Dora et ne peut avec autant d'aisance quitter son thérapeute ou son analyste qui lui impose, à force d'interprétation, son propre fantasme, son propre désir.

Si le corps est langage, c'est d'abord en tant qu'il est marqué par le signifiant. J'espère être parvenu à vous faire entendre qu'il ne s'agissait pas tant de mots et de messages, que de signifiants et de lettres, qu'il ne s'agissait pas tant d'un langage partagé par tous, mais d'une «lalangue» singulière, énigmatique, constitutive d'un sujet particulier, «lalangue» qui nécessite une approche patiente principalement langagière si l'on veut en saisir la vérité et si l'on souhaite obtenir, de surcroît, la guérison.

Sans cette écoute patiente, qui aurait pu deviner que la désorganisation psychomotrice de Gilles trouvait son origine dans le départ d'un oncle pour l'Angleterre?

De même, sans cette écoute attentive et patiente de la famille, puis de la mère seule, quelle pythie aurait pu lever le voile sur ce non-dit familial ressurgissant dans l'agitation agressive et dans ce signifiant «meurtrier» lancé comme injure par un fils, dit psychotique, à sa mère?

Corps symbolique, corps imaginaire et corps réel sont étroitement intriqués. L'un ne peut subsister, si l'autre vient à manquer.

Sans langage, Pas de vie, sans corps point de langage et de jouissance non plus, telle est la condition du parlêtre.

C'est bien pourquoi le noeud borroméen constitue une adéquate figuration de cette étroite intrication.

(1) Cfr. S. FREUD, «Fragment d'une analyse d'Hystérie» In «Cinq psychanalyses» PUF, 1967, pp. 88-90 et J. LACAN, Séminaire I, pp. 208-209